

tranche
de vie

ATSA

L'Action Terroriste Socialement Acceptable



● **Comment est venue l'idée de créer l'ATSA (Action Terroriste Socialement Acceptable) ?**

En 1997, Pierre et moi, on s'est rencontrés pis on est tombés en amour. Nous nous sommes posé beaucoup de questions au niveau de l'art et à quoi l'art pouvait servir. Nous avons eu envie de mettre notre créativité au service de causes qui nous semblaient être cruciales. Se servir de l'art pour exprimer des problématiques ou des enjeux qui nous semblaient aberrants et sur lesquels on avait envie de dire des choses, mais aussi pour faire en sorte que les médias et la population aient une tribune pour parler autrement de ces enjeux-là. Alors c'est comme ça qu'on a créé la « banque à bas », notre première œuvre qui dénonçait l'écart

entre les riches et les pauvres. C'était des poêles de cuisine récupérées, mis ensemble, et pis les portes des poêles, c'était un guichet automatique de vêtements chauds pour les sans-abri.

Après avoir fait carrière dans le monde de la nouvelle danse, principalement comme interprète au sein de la compagnie Montréal Danse de 1993 à 2002 ainsi qu'avec plusieurs chorégraphes indépendants tels Danielle Desnoyers, Harold Rhéaume, Linda Gaudreault, Dominique Porte, Paola de Vasconcelos et José Navas, Annie Roy fonde l'ATSA, l'Action Terroriste Socialement Acceptable, en 1997 avec son conjoint et artiste Pierre Allard. ATSA crée des interventions urbaines événementielles sous forme d'installations, de performances ou de mises en scène réalistes faisant foi des aberrations sociales et environnementales qui préoccupent ses fondateurs. Leurs œuvres, souvent très interactives, transforment et questionnent le paysage urbain et redonnent à la place publique sa dimension citoyenne d'espace politique ouvert aux discussions et aux débats de société. ATSA prône une vision non hermétique, active et responsable de l'artiste comme citoyen prenant part au développement durable de sa société.

● **Pourquoi mettre sur pied l'État d'urgence ?**

Dans la continuité de nos actions, l'année suivante, en 1998, c'était le 50e de la Déclaration des droits de l'homme, alors on s'est dit : « Quelle mise en scène on peut mettre sur la place publique pour alerter les gens au fait qu'après 50 ans finalement, il n'y a rien de résolu ? » Alors on a fait un camp de réfugiés en plein centre-ville de Montréal. On en était à notre 7^e édition l'année dernière et on prépare notre 8^e pour novembre prochain, du **21 au 26 novembre 2007** sur la place Émilie-Gamelin. C'est un événement qui a beaucoup évolué et qui a eu sa part de problèmes.

● **Quels sont tes plus beaux souvenirs de l'État d'urgence ?**

C'est des souvenirs d'êtres humains ! Des personnes que je rencontre d'année en année, des personnes qui s'en sortent et pour qui l'État d'urgence a été un moment d'espoir. Ou encore, cela a été 5, 7, 10 jours de trêve, un moment magique dans leur vie à cause de l'art. Parce qu'au camp, c'est un festival en même temps, on appelle ça le « Manifestal ». Donc pendant toutes ces journées-là, presque 24 h sur 24, y a des manifestations artistiques qui viennent toucher le cœur de tout le